

Entretien avec Eugène Enriquez

par Laurence Gavarini et Antoine Kattar

L'entretien que nous publions ci-dessous retranscrit et poursuit le dialogue public que nous avons mené avec Eugène Enriquez le 2 décembre 2017 à l'université Paris 8 en partenariat entre l'équipe CLEF-CIRCEFT de Paris 8 et le CAREF d'Amiens. Il s'inscrit dans le cadre des activités de l'association Cliopsy.

Laurence Gavarini : *Je voudrais dire toute la joie que j'éprouve ce matin à inaugurer cette rencontre avec Eugène Enriquez que j'ai connu il y a fort longtemps, dans les années 1970. J'ai eu le plaisir d'être son étudiante à Nanterre, à Paris X (La Folie était le nom de la gare qui desservait l'université). J'ai été son étudiante en maîtrise de sociologie et dans le cadre du DEA « Economie et Société » qu'il coanimait avec Cornélius Castoriadis et André Nicolai.*

Je voudrais signaler un ouvrage sur lequel je me suis beaucoup appuyée pour la préparation de cette matinée, Désir et Résistance : la construction du sujet. Il s'agit d'entretiens qu'Eugène a eus avec Joël Birman, psychanalyste brésilien, et avec Claudine Haroche, anthropologue. Il est publié aux éditions Parangon en 2011. Ce livre formidable permet de comprendre le parcours d'un intellectuel, mais aussi une mouvance, un mouvement de pensée qui voit le jour dans les années 60 et qui n'a cessé depuis lors d'exister. On pourrait même dire que c'est avant les années 60, dès le milieu des années 50 que ce mouvement démarre. En tous les cas, il s'affirme, me semble-t-il, dans le courant des années 60 et, en particulier, autour de 68 qui sera un ferment, un activateur puissant pour toute cette mouvance intellectuelle. On voit donc se mettre en place cette mouvance, ce mouvement de pensée. À l'époque, on disait « Ni Dieu, ni maître ». Eugène dirait « Ni psychologie, ni sociologie, ni hybridation », mais une lecture transpécifique qui va produire ce qu'on appelle la psychosociologie. Le terme « transpécifique » vient de Bachelard. C'est un qualificatif que j'ai trouvé en préparant cette matinée et qui me semble bien expliquer ce qu'était la psychosociologie, écrite en un mot, même si c'est un néologisme composé à partir de deux disciplines de référence originaires. En tout cas, c'est un dépassement de l'addition de ces disciplines.

Dans cet ouvrage, cité plus haut, mais aussi dans d'autres écrits d'Eugène, on trouve une explicitation, même si la question n'est pas close à mon avis, au sujet de ce néologisme « psychosociologie ». En tout cas, ce livre permet d'en entendre davantage et mieux. Il est un objet de transmission.

D'ailleurs, il se termine pratiquement comme cela. C'est un encouragement à la jeune génération de psychosociologues que propose sa toute dernière phrase : « C'est cette grâce que je souhaite à la nouvelle génération de psychosociologues. » (p.157)

Je voudrais revenir sur l'environnement dans lequel se forme la pensée d'Enriquez. Je n'irai pas dans l'intimité de cette formation mais, quand même, j'irai là où nous portent ses propres énonciations, vers sa famille qui, de toute évidence, a été une famille très aimante et qui, selon ses termes, lui a procuré un narcissisme suffisamment assuré. Il y a la judéité face au multiculturalisme tunisien, mais aussi les grandes questions que posaient, pour un sujet né en Tunisie, la colonisation et la Seconde Guerre mondiale. Il y a aussi une scansion importante dans cette existence et dans la formation de sa pensée, en tout cas à laquelle j'ai été personnellement très sensible : c'est le pas de côté par rapport à la religion. En une nuit, après la bar-mitsvah, il devient athée et adulte puisque la bar-mitsvah signe l'entrée dans l'âge adulte. Concernant la politisation, Enriquez rejoint en 1955 un mouvement pour l'arrêt de la guerre en Algérie. La vocation professionnelle est au départ hésitante, mais il s'agit d'une hésitation créative entre la carrière de diplomate et l'anthropologie. Ceci n'est peut-être pas sans rapport avec cela. Finalement, ce sera la psychosociologie !

À plusieurs reprises, tu évoques ta boulimie pour les sciences humaines, la philosophie, la sociologie, la psychologie, l'économie, l'ethnologie. En fait, c'est vraiment le terreau de 68 et de l'après-68 qui va précipiter un certain nombre de choses dans cette pensée et dans des choix d'inscription plus définitifs. Du point de vue de la pensée, il me semble que tu as été fortement marqué par la question de la barbarie, celle de la Shoah, celle du totalitarisme allemand, mais aussi soviétique. D'ailleurs, tu ne feras pas partie des intellectuels marxistes qui ont rejoint le PC, que tu rencontreras à certains moments de l'histoire et avec qui tu croiseras parfois le fer. Ta pensée va se nourrir de la lecture d'Arendt, on pourrait dire d'une éthique de la sollicitude, mais aussi d'une éthique de la résistance comme rempart à la barbarie. Dans la même mouvance, tu te réfères aussi à Robert Antelme et à ses considérations pour l'espèce humaine. Il y a évidemment aussi des sources plus classiques, celles des Lumières que tu cites comme Montesquieu, ses Lettres persanes que tu apprécies pour l'idée de l'universalisme qui en ressort, une idée déterminante pour toi car elle dépasse les communautarismes et les particularismes de toute espèce.

Si on revient sur la sphère familiale, et donc un peu plus vers le passé — j'aime bien ces mouvements d'avancée et d'anamnèse —, tu nais en 1931 à La Goulette, à côté de Tunis. En te lisant, j'ai immédiatement pensé que ton entrée dans la vie s'était faite dans un environnement marqué par une forme de mixité sociale et culturelle, avec un père issu de la communauté juive, appelée « les Portugais », mais qui vient en fait de Livourne en Toscane, en Italie, et une mère juive tunisienne de longue date et de famille riche, plus riche que le père. Il y a déjà du différent, de la mixité dans ta propre famille. C'est une mixité forte. En tout cas, c'est ce qui ressort de ton récit. En préparant notre entretien d'aujourd'hui chez toi, tu nous as laissé

entendre que tu avais eu la chance d'être accueilli un peu comme un enfant roi. Est-ce une chance ? À ton époque, c'en était une, sans doute.

En tout cas, ta maman et tes sœurs te choient. Ton père t'investit. Il porte sur toi des ambitions importantes. D'ailleurs, il te laissera partir à Paris, le bac en poche, persuadé que tu iras dans le sens des ambitions qu'il a forgées. C'est avant ces années-là, bien avant les années du départ à Paris, alors que tu es enfant, que la guerre fait effraction dans ta vie avec une occupation allemande qui finit par se faire ressentir jusque sur le continent africain. Les Allemands débarquent en effet pour contrecarrer le débarquement des forces alliées. On peut dire que la menace, celle qu'a représentée la Shoah, sera peut-être perçue, à l'époque, moins violemment que dans le reste de l'Europe. Mais elle va aussi faire trauma. Elle restera comme marquante pour la pensée.

Si je retiens des éléments qui me semblent extrêmement forts et qui ont sans doute résonné pour Antoine Kattar comme pour moi dans l'idée de t'inviter, il y a certainement la question de l'immigration qui est là d'emblée, sous des formes très spécifiques en ce qui te concerne. En effet, elle renvoie à la question de la diaspora juive. En tout cas, la question de l'immigration est là, fortement. Tu baignes dans le multiculturalisme et le multilinguisme. Est-ce que je peux le dire ? Tu nous as avoué que tu n'étais pas doué pour les langues, même si tu en lis beaucoup. Concernant ton désir d'apprendre, il paraît assez inépuisable, sans cesse soutenu par une dynamique très personnelle. Quand on t'a vu pour préparer cet entretien, tu nous as dit que notre demande allait relancer ton travail et avait relancé ta pensée et un désir de travailler. On ne peut pas nous faire un meilleur cadeau que de nous dire cela. Nous espérons être à la hauteur. Ton désir d'apprendre, qui va des sciences politiques à la sociologie en passant par la psychologie, la philosophie, l'anthropologie, trouve des conditions de possibilité dans les années où tu es étudiant, ces jeunes années de l'âge adulte. En effet, pour quelqu'un qui veut étudier, il est encore possible à cette époque de naviguer et de changer de cap. La rigidité des cloisons entre disciplines n'est pas encore aussi grande qu'elle le deviendra. C'est une richesse propre à cette époque. On a envie de dire que c'est une chance que de pouvoir pratiquer une forme de transdisciplinarité ou, en tout cas, de parcours à travers les disciplines.

En connaissant mieux ton histoire, j'ai été frappée par la cohérence du parcours et du devenir : ton intérêt viscéral pour l'humain et son inscription sociale, et aussi pour la relation, l'intersubjectivité. Même si tu utilises peu le mot, tu montres une grande affinité pour la question de la relation intersubjective et de l'inscription sociale.

On voit d'ailleurs bien les diverses expériences d'inscription qui t'ont marqué, jeune adulte et par la suite, et qui ont forgé tes affinités et tes élections disciplinaires jusqu'au moment où se fondera la psychosociologie.

Dans l'ouvrage cité plus haut, ton récit est un peu plus discret ou plus pudique sur l'amitié et l'amour, même s'ils sont évoqués. Je t'interrogerai tout à l'heure à propos d'une relation amicale très forte que tu as eue avec ta première femme, Micheline et le couple Piera Aulagnier et Castoriadis. Je

pense que ce moment-là a été fécond pour vos pensées respectives. C'est une hypothèse que je te soumettrai tout à l'heure. Si j'en ai le temps, j'aimerais aussi évoquer ta participation à l'institutionnalisation de la psychosociologie. Étant donné que nous sommes à Paris VIII, j'aimerais parler de tes liens complexes avec l'analyse institutionnelle. J'ai omis jusqu'ici de parler de la question de la psychanalyse. En soi, elle mérite un temps de discussion particulier. Veux-tu dire quelque chose de tout ça ?

Eugène Enriquez : Tout d'abord, je voudrais te remercier pour cette lecture et pour l'ensemble des questions que tu me poses. L'institution, ça existe, je voudrais donc remercier aussi *Cliopsy* d'avoir pensé à cela. Je remercie également Antoine Kattar qui m'a contacté avec Laurence Gavarini. Je vous remercie tous d'être venus dans ce froid. Je pensais qu'il n'y aurait pas la moitié de ce que vous êtes. Étant donné le froid, je pensais que vous resteriez chaudement au lit. J'espère aussi que dans ma présentation et dans le contact que nous aurons, il y aura suffisamment de chaleur humaine par rapport à la température extérieure.

Je vais être un peu rapide sur l'ensemble des questions que tu me poses. Il y en aurait pour des heures. Je crois que je pourrais me centrer sur deux ou trois points importants. Effectivement, j'ai eu directement une expérience courte de la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands ne sont restés que six mois en Tunisie. Cette expérience m'a quand même beaucoup marqué. Ils sont arrivés fin 1942. J'avais 11 ans à l'époque. Il y avait déjà eu les mesures pétainistes qui avaient été prises pour ceux qui n'étaient pas considérés comme Français de souche (il y avait des *numerus clausus*, etc.). Mais ces six mois ont été très déterminants pour moi. En effet, la guerre est toujours très décisive. Il y avait beaucoup de bombardements sur Tunis. Quand les avions anglais bombardaient, on était assez tranquilles parce qu'ils visaient les choses importantes. Quand c'était les avions américains, on descendait tous comme des fous dans les abris parce qu'ils bombardaient n'importe comment. Ils ont tué un certain nombre de civils. En même temps, on voyait bien ce qu'il en était pour les Allemands. Mon père se cachait, mon oncle se cachait, mon frère aîné se cachait. Il y avait une espèce d'angoisse fondamentale. Ensuite, avec mes lectures, une question est restée pour moi très importante et essentielle, que j'évoque dans mon livre *De la horde à l'État* : pourquoi des nations civilisées sont-elles capables d'autant de barbarie ? Il y a presque une réponse dans un texte de Walter Benjamin qui dit que toute civilisation amène immédiatement, pour compenser, de la barbarie. Effectivement, toute civilisation s'est fondée aussi sur la destruction d'autres personnes. Mais, à partir de ce moment, même quand j'avais 12-13 ans — c'est d'ailleurs le seul moment où j'ai failli m'inscrire au Parti communiste et j'y ai renoncé, heureusement —, je me suis dit que ma vie pouvait servir un peu à quelque chose, que ma vie n'était pas simplement pour moi et qu'il fallait qu'un jour ou l'autre, je fasse un métier qui ait un rapport quelconque avec l'émancipation. Je me suis un peu occupé de l'émancipation quand j'étais en Tunisie pour réclamer, avec d'autres, le fait que les Tunisiens puissent arriver à l'autonomie, ce qui m'a valu, à l'âge de 16 ans, de recevoir de la part d'ultras ce que je croyais être

un petit cadeau. Mais c'était un petit tombeau en signe d'avertissement. Il n'y a pas eu de suites. Je n'en ai pas eu peur. Beaucoup de gens recevaient des choses dans ce goût-là. Après mon arrivée à Paris (en 1949), j'ai contacté en 1955 le premier groupe qui s'est opposé à la guerre d'Algérie, autour d'Edgar Morin, de Robert Antelme, de Dionys Mascolo, de Charles-André Julien et de Marguerite Duras. À l'époque, j'étais un petit. Les grands parlaient et j'étais un petit qui prenait les notes de nos réunions. Ce que tu évoques, c'est que l'émancipation humaine générale m'a toujours semblé quelque chose d'essentiel. Tu citais Montesquieu tout à l'heure. Il y a une phrase de Montesquieu que j'aime répéter qui me semble tout à fait intéressante. C'est un aphorisme qui m'a toujours sollicité. Dans un petit texte, Montesquieu écrit : « Si je savais quelque chose qui me fût utile et préjudiciable à ma famille, je le mettrais de côté. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille et préjudiciable à mon pays, je l'oublierais aussitôt. Si je savais quelque chose qui fût utile à mon pays et préjudiciable à l'Europe ou, plus encore, si je savais quelque chose qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au reste de l'humanité, je la considérerais comme un crime. » C'est vraiment une vision universaliste directe, totale, complète. On ne prend pas les choses pour soi, il faut toujours penser dans les termes généraux de l'universalisme. Cela m'a toujours intéressé. D'où toutes les études que j'ai faites et que tu as soulignées. À l'époque, il était effectivement possible de suivre différentes études. Cela me permettait de faire des sciences politiques, de la philo, de la psycho, de l'ethnologie, de l'économie, de la socio. J'avais une espèce de boulimie. Je n'ai pas réussi dans tout. J'ai échoué à certains examens. Je me suis présenté une fois à l'agrégation de philosophie, j'ai été collé et je n'ai pas recommencé. Mais j'avais un intérêt très fort pour l'ensemble des sciences humaines. De ce fait, j'ai rédigé un premier rapport pour Sciences Po sur « Les groupes de pression de l'alcool » en 1952. Il n'a jamais été publié parce que c'était un peu trop violent. J'ai travaillé au Musée de l'Homme un certain temps, au département d'ethnologie après avoir obtenu mon diplôme dans cette discipline. Sans savoir exactement ce que je comptais faire, j'étais très centré sur quelque chose d'un peu vague : l'interdépendance de l'ensemble des sciences humaines et l'intérêt d'être quelqu'un qui pourrait y faire quelque chose. Je ne savais pas encore très bien ce que j'allais faire. J'étais très intéressé par certains auteurs. Parmi les auteurs que tu n'as pas évoqués, parce que je n'en ai pas parlé dans mon livre, il y a Bachelard qui a inventé le terme de « concept transpécifique ». Cela a été repris ensuite par Guy Palmade avec qui j'ai beaucoup travaillé. Je me situe d'un point de vue plus théorique. Est-il possible de trouver des concepts suffisamment denses pour faire une liaison entre différentes sciences humaines à la condition qu'ils soient retravaillés dans chacune des disciplines ? C'est ce que disait Canguilhem qui m'a beaucoup influencé. On pourrait envisager cette réflexion par exemple sur les concepts de désir, de conduite ou de structure, etc. Cela m'a semblé toujours essentiel, aussi dans ce que j'ai pu écrire, de pouvoir effectivement utiliser les concepts qui pouvaient fonctionner dans différents domaines ou qui pouvaient lier différents

domaines, différents champs d'application, différents modes de pensée, différents champs de pensée.

Malgré le minimum de narcissisme que je peux avoir, que tu as souligné et qui me semble important — André Green parlait de « narcissisme de vie » et de « narcissisme de mort », j'ai l'impression d'être un peu plus du côté du narcissisme de vie (j'ai toujours pensé collectif) que du narcissisme de mort. C'est ce que j'évoquais tout à l'heure sur mes réactions politiques dans ces premières actions modestes à propos de la colonisation, mais il y a aussi ce qui concerne la psychosociologie. Très vite, je me suis intéressé au fait de construire quelque chose avec d'autres. C'est ainsi que nous avons construit effectivement, en 1959, l'ARIP (Association pour la recherche et l'intervention psychosociologique), dont j'étais le plus jeune, avec Jean-Claude Rouchy. Nous avions 27 ans à l'époque. Le plus âgé, Guy Palmade, avait 37 ans. Max Pagès avait 32 ans. On était vraiment une bande de jeunes. Ça me semblait tout à fait important de travailler en commun et d'essayer de faire quelque chose en commun. C'est d'ailleurs pour la même raison que j'ai voulu — cette fois-ci, je dis « je » — véritablement que l'ARIP puisse avoir une revue. C'est ainsi que, lentement, nous avons fini par lancer la revue *Connexions* avec Jean-Claude Rouchy et l'ensemble des amis de l'ARIP.

Bien d'autres que moi l'ont dit, Kant bien avant moi, même quand on a le sentiment de penser seul, en réalité, on pense toujours collectivement. Il y a toujours la pensée des autres qui interfère. C'est assez amusant parce que, parfois, on dit des choses en croyant les dire et on s'aperçoit qu'elles ont été déjà dites. Ou cela peut être un collègue qui me dit un jour : « Mais pourquoi tu m'as chipé telle idée ? » Je lui réponds : « Mais je ne t'ai pas chipé d'idée. On l'a peut-être eue en même temps ou peut-être que l'on s'est chipé un certain nombre d'idées mutuellement. »

J'ai rencontré des gens très différents. Je me suis beaucoup attaché à certains. Tu notais Castoriadis. Je ne l'ai pas connu au temps de *Socialisme ou Barbarie*. Je l'ai connu au moment de 68. En lisant *La Brèche*, écrit par Edgar Morin, Claude Lefort et Jean-Marc Coudray, j'ai trouvé que le style de Jean-Marc Coudray (en fait, un des pseudonymes de Castoriadis) ressemblait beaucoup à celui que l'on pouvait trouver dans les textes de *Socialisme ou Barbarie*. C'est ainsi que l'on s'est rencontré. À cela s'ajoute le fait que Piera Aulagnier, qui était alors la femme de Castoriadis, était une grande amie de ma première épouse Micheline Enriquez, hélas décédée dans un accident d'auto en 1987. Elles étaient toutes deux psychanalystes au Quatrième Groupe.

J'ai fait ainsi de nombreuses rencontres de gens très différents, que ce soit des psychologues, des sociologues, des ethnologues. J'ai donné des cours de socio naturellement, des cours de psycho, d'ethnologie, de sciences économiques. J'ai même été directeur adjoint de l'UFR de sciences économiques de Nanterre pendant quelques années. J'ai dirigé à Poitiers l'unité sciences humaines et philosophie pendant plusieurs années. Puisque nous sommes dans une rencontre de l'association *Cliopsy*, je voudrais aussi dire que je me suis beaucoup intéressé — même si je n'ai pas écrit

beaucoup de ce point de vue — aux sciences de l'éducation dans la mesure où elles devraient résoudre précisément un problème que je me suis posé fortement, et que je me pose toujours. C'est celui que Freud évoquait sur les trois métiers impossibles. Reprenant Platon, il disait qu'il y a deux métiers impossibles, que l'on connaît depuis longtemps, l'éducation et l'art de gouverner, et, en 1937, il terminait en disant craindre que la psychanalyse ne soit le troisième métier impossible.

Pourquoi impossible ? Freud le dit en deux mots : parce que les résultats attendus correspondent rarement à l'investissement que l'on a fait, aux méthodes utilisées, aux connaissances qu'on a apportées. Pour l'éducation, cela m'a toujours semblé évident dans la mesure où je me disais qu'après tout, la plupart des métiers ont des résultats externes. On peut ainsi vérifier et évaluer véritablement ce qui s'est passé. Mais, pour l'éducation, cela donne des résultats internes. Les gens avec qui nous avons travaillé ont-ils évolué ? Se sont-ils transformés ? Se sont-ils enrichis ? Ont-ils pu se développer ? Pensent-ils autrement ? Quelles sont les connaissances que l'on doit leur apporter ? Comment les apporter ? Comment les faire réfléchir ? On ne sait pas quelles méthodes employer. On sait bien que tout le monde se dispute sur les méthodes en pédagogie. En même temps, quel est le pouvoir de l'enseignant, quel qu'il soit, ou du formateur, quel qu'il soit, sur les autres ? Là aussi, on peut voir qu'il n'y a pas de doctrine assurée. Il y a des fantasmes liés à la formation. L'équipe d'Anzieu en a beaucoup parlé. J'ai écrit quelque peu à ce sujet aussi. Que ce soit sur les problèmes de pouvoir que l'on peut avoir ou de contre-transfert que l'on peut faire par rapport à des gens en formation, des élèves ou des étudiants dans le système éducatif, que ce soit au niveau des méthodes utilisées, que ce soit au niveau des types de connaissance que l'on distribue ou non, que l'on fait émerger, que ce soit au niveau des résultats, on ne sait pas grand-chose. C'est d'ailleurs pour ça que je pense que les systèmes d'évaluation généralisés dans lesquels tombe notre société à l'heure actuelle sont totalement aberrants. J'ai écrit un texte à ce sujet dans le dernier numéro des *Cahiers internationaux de sociologie* consacré aux problèmes d'évaluation. Si j'ai fait passer des thèses en socio, en psycho, j'en ai fait passer aussi en sciences de l'éducation, en économie, en sciences politiques, etc. De ce fait, les gens qui m'aiment bien disent que je suis multidisciplinaire. Les gens qui ne m'aiment pas disent que je suis un dilettante. Je vous laisse le choix de trouver ce que je suis. Il y a aussi quelque chose derrière, dont tu n'as pas parlé et que j'ai à peine évoqué dans ce livre. Cela me semble tout à fait fondamental. Vincent de Gaulejac disait qu'heureusement j'étais un poète raté, ce qui m'a permis de faire des travaux intéressants en psychosociologie et en sociologie clinique. C'est vrai que je suis un poète raté. Dans mon enfance, à part ce que j'ai évoqué sur la guerre, j'ai eu la chance, vers l'âge de 14-15 ans, de faire partie d'un groupe qui était une sorte de petite dissidence du groupe des surréalistes français de Paris, qui s'appelait le groupe des illuminés, pas dans le sens des gens un peu fous, mais dans le sens des *Illuminations* de Rimbaud. Cela m'a toujours donné, comme élément central, le fait d'avoir des actions et des pensées qui ne soient pas seulement rationnelles, et de faire la part du

désir, de l'Inconscient — cela m'a amené effectivement à m'intéresser à la psychanalyse très jeune —, de l'imagination, du poétique, de la rencontre bizarre. C'est aussi toute une époque où j'ai beaucoup lu des auteurs comme Breton, Éluard, Aragon, Rimbaud, Lautréamont, etc. Cela a été très important dans mon style d'écriture. J'essaie d'écrire bien. J'aime la langue française. Il me semble très important que les phrases puissent se lire, que les gens qui me lisent ne se retrouvent pas dans ce type de livres que les sociologues et les psychologues écrivent parfois, rébarbatifs, ennuyeux, mais qu'ils sentent au moins qu'il y a un individu vivant derrière les mots qu'ils sont en train d'étudier. Ce n'est pas simplement du texte, c'est du texte humain, c'est du texte chanté, etc. De ce fait, j'ai aussi un peu comme caractéristique d'avoir toujours aimé, comme dit Marcel Détéienne, comparer l'incomparable. J'ai toujours eu des relations avec des gens un peu bizarres comme ceux qui avaient fondé dans le temps, avant la Seconde Guerre mondiale, le collège de sociologie, comme Georges Bataille, qui a dirigé la revue *Critique* dans laquelle j'ai publié mes premiers travaux ; Michel Leiris, ethnologue venu à l'ethnologie de façon un peu bizarre à partir de *L'Afrique fantôme* ; et Roger Caillois qui a inventé la notion de « sciences diagonales » et qui a écrit quelques très beaux textes de sociologie. J'ai été l'élève de Leiris, j'ai un peu connu Caillois, j'ai assez bien connu Georges Bataille.

Il y a donc quand même chez moi tout un élément qui me semble très important, qui est effectivement de me poser des questions que personne ne se pose, de ne pas poser des questions que tout le monde se pose. Par exemple, à part le livre de Roger Bastide, *Sociologie et Psychanalyse*, et quelques textes parus dans les années 30-35, très peu de gens parlaient dans les années 60 de psychanalyse par rapport aux phénomènes sociaux. Mon premier texte où j'utilise vraiment les concepts psychanalytiques, la notion de pouvoir, que j'ai repris dans un de mes livres, a paru d'abord dans le livre dirigé par Guy Palmade, *L'Économique et les sciences humaines* auquel j'ai contribué et qui a paru en 1967. En le lisant, Palmade me dit : « Tu prends des risques d'utiliser la psychanalyse pour expliquer les phénomènes de pouvoir. Tu n'utilises pas que la psychanalyse mais tu l'utilises beaucoup. C'est un peu bizarre. » À l'époque, personne n'utilisait la psychanalyse dans les sciences humaines. En quelques années, sans que ce soit mon influence, cela s'est développé.

Ceci étant, je pense que j'ai été un des tous premiers, sinon le premier, à s'aventurer sur ce terrain. Et j'ai trouvé bizarre sinon inconvenant que des auteurs m'empruntent des idées, parfois en les déformant, en toute tranquillité sans me citer. Cela n'a pas beaucoup d'importance même si cela agresse naturellement mon narcissisme.

Il est normal que je me sois autant intéressé à la psychanalyse. D'une part, j'avais pu lire, dans ma jeunesse, dans la bibliothèque d'un de mes oncles, particulièrement cultivé, deux livres de Freud : *Totem et Tabou* et *Moïse et le monothéisme*, ouvrages dont naturellement je n'avais pas tout compris, mais qui m'avaient procuré un choc. C'est à partir de ce qui m'est resté de ces textes fulgurants que je me suis dit, dès mes 15 ans, qu'il était

impossible que les guerres, la barbarie soient le seul produit des conditions socio-économiques du capitalisme développé. C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à penser que pulsions, désirs, phantasmes intervenaient directement dans le champ social.

D'autre part, mon expérience poétique, mon goût pour les surréalistes ne pouvaient que me rapprocher de la psychanalyse. En effet, je savais que les surréalistes avaient une grande admiration pour Freud, qu'André Breton et Salvador Dali étaient allés le rencontrer à Vienne (Dali a fait un fort beau dessin du visage de Freud). Certes, il n'y avait pas eu de réciprocité. Freud avait estimé que ces « jeunes gens », bien que sympathiques, étaient pour le moins bizarres. Mais cette proximité des surréalistes à la psychanalyse m'a aidé à aller de l'expérience surréaliste à l'expérience analytique et à prendre le risque de voir les phénomènes sociaux, en partie à travers l'optique de la psychanalyse. Naturellement, je ne nie pas les conditions socio-économiques. Sinon, je ne serais pas psychosociologue. J'ai lu Marx, comme tout le monde, et je le lis encore. Mais il y a aussi autre chose. Il y a de l'inconscient. Il y a du désir de construction. Il y a du désir de destruction. Il y a de la haine. Etc. Ainsi, je me suis dit qu'il était impossible d'analyser des phénomènes sociaux en étant, dans une certaine mesure, rétif à la psychanalyse. Maintenant, beaucoup de gens le font. Beaucoup de gens trouvent aussi que c'est complètement aberrant. Ceci étant, je persiste et je signe.

Antoine Kattar : *Pour rebondir sur tes propos, en préparant cet entretien, étant donné l'étendue de ton œuvre, Eugène, je me suis plus particulièrement intéressé, d'une part, au livre que Laurence vient de citer et, d'autre part, à l'argument que tu as rédigé pour la Revue française de psychanalyse en 1999, dans un numéro qui portait sur les groupes, avec Monique Dechaud-Ferbus et Pascal Ferrant, pour lequel tu étais rédacteur invité. Je te cite : « La question du politique — ses enjeux, ses conflictualités et ses effets d'emprise (dictatures, guerres, idéologies de l'exclusion) — rencontre et parfois percute la pratique du psychanalyste. » Et tu posais cette question à l'époque : « La psychanalyse échappe-t-elle au politique ? Les théorisations psychanalytiques rencontrent-elles (comment ? suivant quelle pente ? autour de quelles divergences ou convergences ?) les élaborations des psychosociologues ? » Est-ce que tu peux nous dire si tu es toujours d'accord avec ce questionnement ? Surtout, comment répondrais-tu aujourd'hui à ce questionnement ?*

Eugène Enriquez : Par rapport à ta question, je ne peux guère y répondre qu'en disant oui. En effet, mis à part mes tous premiers écrits très marqués de psychosociologie léwinienne et rogérienne, dans lesquels la psychanalyse intervenait peu, j'ai toujours subi heureusement le retour de ce que j'avais essayé de refouler, c'est-à-dire tout ce côté plus poétique de ma jeunesse. Ce qui m'a donc semblé essentiel, en liant ce que j'ai dit tout à l'heure sur le fait de faire quelque chose dans sa vie qui a un certain rapport avec de l'humain, cela se concrétise dans l'organisation de la société, dans la manière dont une société existe, se développe ou ne se développe pas. Il faut éviter le risque de pathologiser les choses. Je ne dirais pas, comme

Erich Fromm, qu'il y a des sociétés saines et des sociétés malades, mais je dirais quand même qu'il est important de voir les processus de pathologisation de la société. Axel Honneth le fait actuellement de façon très brillante. Ce n'est pas simplement une réflexion philosophique ou psychosociologique un peu trop lewinienne ou rogerienne. Il faut effectivement travailler sur les soubassements de ce qui est essentiel pour nous tous, en définitive. Comment vivons-nous ? Comment nous sentons-nous ensemble ? La politique n'est pas simplement les décisions politiques que prennent des dirigeants. La politique, c'est effectivement la façon dont chacun intervient dans la *polis*, c'est-à-dire dans la cité. La vision politique de chaque individu est donc une vision essentielle et fondamentale. On ne peut pas la dissocier de problèmes tels que : qu'est-ce qu'une démocratie ? Comment se développe-t-elle ? Jusqu'à quel point ? Plus tard, j'ai été très influencé par Wilhelm Reich, non pas le Reich de la fin, de l'orgone, qui me semble un peu bizarre, mais le Reich du grand livre *Psychologie de masse du fascisme* qu'il publie en 1933 et qui est un chef-d'œuvre. Il montre que les partis communistes ou sociaux-démocrates sont en train de se casser la figure devant l'arrivée d'Hitler parce qu'ils essaient de développer des arguments seulement rationnels contre lui. Reich dit bien qu'Hitler est en train de parler à l'Inconscient des gens en leur disant qu'ils auront le beurre et l'argent du beurre, qu'ils forment le peuple élu, qu'ils peuvent se développer, qu'ils seront les plus forts. Dans une Allemagne complètement déstructurée qu'était la République de Weimar, il disait qu'il faudrait que ceux opposés au nazisme puissent faire appel aussi à l'Inconscient des gens, non pas à un Inconscient de haine, mais à un Inconscient qui viserait à faire surgir le désir, la sexualité, l'amour entre les êtres, la possibilité de liaison entre les êtres. Cela m'avait beaucoup frappé avec aussi le fait que Reich disait que la politique n'est pas seulement la grande politique, mais que cela se fait tous les jours sur le lieu de travail et dans la famille. Il m'a toujours semblé exaspérant de voir des gens faire de grandes déclarations sur la nécessité de la démocratie, sur la compréhension mutuelle, et qui, dans leur famille, engueulent les enfants en leur disant qu'ils sont des incapables, ou qui, quand il s'agit des maris, considèrent que leur femme est à leur service, ou vice versa (mais c'est plus rare). Ce sont les gens qui ont un certain discours et un autre type de comportement. J'ai essayé — mais je ne dis pas que j'ai toujours réussi — qu'il y ait un minimum (ou un maximum) de cohérence entre ce que je disais et ce que je faisais. Si j'ai un certain nombre d'amis ou d'anciens étudiants qui m'aiment bien encore, c'est peut-être parce que ce que je pensais n'était pas totalement faux. Par rapport à ce que tu dis, il faut effectivement travailler le politique au niveau où on peut le faire chacun. Certains le feront comme militants. D'autres le feront dans de grandes organisations politiques. Mais, en définitive, la politique et le changement démocratiques se font tous les jours dans l'éducation des enfants, dans les rapports avec sa femme, dans les rapports avec ses amis, dans les rapports de travail que l'on peut avoir, dans le fait que l'on puisse lutter contre l'atomisation complète qui se passe à l'heure actuelle dans les entreprises, dans la re-création de collectifs de pensée et d'action, etc. Là aussi, je continue à dire toujours un peu la même chose.

Laurence Gavarini : *Tu as commencé tout à l'heure en parlant d'émancipation. Il me semble qu'il y a un concept assez central dans ton travail. C'est celui du pouvoir. Tu l'évoques autour de la question de l'autorité, de celle de la Cité (comment vivons-nous ?), de la polis, de la hiérarchie. Tu n'as pas tellement utilisé le mot « pouvoir ». Un peu surprise d'ailleurs, j'ai découvert que cela faisait partie de ce qui t'a aiguillonné chez les institutionnalistes, au-delà des relations parfois houleuses que vous avez pu avoir, même s'il y a un socle théorique commun autour d'une conception dynamique de l'institution. Les institutionnalistes travaillaient plutôt sur les analyseurs alors que, à l'ARIP, vous étiez plutôt sur la clinique. Tu le dis ainsi dans le livre d'entretiens. J'ai été un peu surprise parce que dans ma mémoire de tes enseignements, la question du pouvoir était omniprésente. Je me souviens que tu y insistais beaucoup. D'ailleurs, tu nous faisais en même temps découvrir la façon dont on pouvait s'en emparer du point de vue de la psychosociologie, mais tu nous faisais aussi lire Foucault en DEA, je m'en souviens très précisément. Cette lecture nous était aussi fortement recommandée dans les cours de Donzelot qui était un de tes collègues à Nanterre. La question du pouvoir est donc omniprésente. Peut-être que les institutionnalistes t'ont un peu poussé à en dire plus.*

Eugène Enriquez : Je peux répondre à ça très facilement. Pendant un certain temps, à l'ARIP, je ne parlais pas en termes de pouvoir. Je parlais en termes d'autorité, de hiérarchie. Cela me semblait suffisant. Ce sont les institutionnalistes, d'un côté, et la psychanalyse, d'un autre, qui m'ont fait penser qu'il y a des choses derrière l'autorité. L'autorité est toujours quelque chose qui fonctionne au niveau organisationnel. Il y a des éléments hiérarchiques dans une entreprise ou dans n'importe quelle organisation. Il y a des autorités de compétences, des autorités personnelles, etc. Mais qu'est-ce qui est derrière tout cela ? Et c'est aussi le contact avec les institutionnalistes qui nous a effectivement permis d'approfondir cela. En plus, ce n'est pas pour rien, mais j'étais très ami avec Lapassade depuis très longtemps. Lourau était avec moi à Nanterre. On a même écrit certains textes ensemble. En effet, même si cela n'a pas été le cas de toutes les personnes de l'ARIP, la psychanalyse, d'une part, et les institutionnalistes, d'autre part, m'ont permis de me recentrer plus complètement sur les phénomènes de pouvoir. Certes des divergences importantes ont existé et existent toujours entre les institutionnalistes et les psychosociologues. Il serait trop long et fastidieux de les aborder ici. Le lecteur peut se référer aux deux numéros de *Connexions* que nous avons consacrés à cette question : le n°6 (printemps 1973) sur « Positions sur l'analyse institutionnelle » et le n° 7 (automne 1973) sur « Sens et institution ».

J'avais effectivement déjà écrit mes textes sur le pouvoir quand tu as été mon étudiante. C'est pour cette raison que tu dis ça. Mais, si je prends l'ensemble de mon parcours, d'un côté, je voyais au départ les problèmes de pouvoir des sociétés globales, de la guerre, en étant assez proche d'une problématique sociologique et puis, d'un autre côté, le petit groupe. Et, plus le temps a passé, plus je me suis aperçu qu'il fallait penser, comme notre ami Lapassade, l'ensemble groupe, organisation, institution et société. D'où

la manière d'essayer de relier ces instances, ce qui fait effectivement que je m'intéresse aux différents niveaux du fonctionnement social en sachant bien que, dans le travail de consultation ou d'intervention que je peux faire, il faut tenir compte du maximum de niveaux possibles. Par exemple, si on fait une intervention dans une entreprise, le niveau de l'institution et de l'organisation du travail est quelque chose d'essentiel. Si on travaille avec des éducateurs, ce qui me semble très important c'est aussi la manière dont ils pensent leur métier, la manière dont ils pensent la relation avec les gens, la manière dont ils pensent aussi ce qu'est un groupe classe, etc. Suivant les cas d'intervention, il y a certains niveaux d'étude, de recherche et de travail en commun qui sont parfois plus prenants ou plus prégnants que d'autres, mais qu'il faudrait idéalement pouvoir travailler aux différents niveaux. Mais le seul ennui — il faut le reconnaître —, c'est que personne, aucun auteur, et j'en fais partie, n'est effectivement capable d'être aussi compétent sur les phénomènes inconscients, sur l'individuel, sur les phénomènes de groupe, sur les phénomènes organisationnels, sur les phénomènes économiques, etc. Même si j'ai essayé toute ma vie de relier tout cela, je dois bien convenir que, malgré tout, il y a des trous dans ce que j'ai écrit. Il y a des choses que je n'ai pas évoquées parce que, tout simplement, il faudrait vraiment toujours pouvoir travailler en interdisciplinarité et, malgré les efforts que j'ai pu faire sur le fait de travailler de façon trans-subjective, il y a quand même de temps en temps des prédominances affectives qui font que je travaille davantage d'une certaine manière que d'une autre. Il y a donc toujours des trous.

Laurence Gavarini : *Précisément, c'est dans les trous que vont aussi germer des possibles. Je pense à ce travail qui a été porté par un collectif, l'ARIP. Le pas vers la psychanalyse a été collectif, c'est-à-dire que, à un moment, vous vous rendez compte que l'intervention à la Lewin-Rogers, etc. sans la question de l'Inconscient, cela ne marche pas ; c'est-à-dire qu'il y avait une butée suffisamment récurrente dans votre travail avec les groupes pour que vous vous tourniez vers la psychanalyse. Certains d'entre vous avaient déjà entamé un travail psychanalytique. Tu dis que tu y avais un peu résisté. En l'occurrence, vous faites une rencontre qui sera décisive avec des psychanalystes londoniens de la Clinique Tavistock, notamment Lily Herbert qui vous fait lire Bion et qui ouvre votre attention aux processus et phénomènes inconscients groupaux qui n'étaient pas dans le paradigme lewinien. Là encore, votre démarche est portée par du collectif. Et cela vient pour répondre à « des trous », à des manques.*

Eugène Enriquez : Ce que tu dis est tout à fait juste. Mais, dans ce collectif, il y avait quand même des résistances. On a dû travailler, nous-mêmes, entre nous, sur des conceptions pour, petit à petit, intégrer davantage la psychanalyse dans nos réflexions. Certains l'ont fait de façon massive. D'autres l'ont fait de façon très douce, voire relativement distanciée.

Laurence Gavarini : *Plus résistante, oui. Il n'empêche qu'il y a des moments très précis où tu te demandes finalement comment on peut soutenir une position clinique si on n'a pas soi-même mis sa propre psyché, à l'épreuve du divan.*

Eugène Enriquez : Oui. Et ce n'est pas simplement une question théorique. Quand on travaille avec des groupes en profondeur, il s'agit de déceler effectivement les phénomènes de transfert. Un simple exemple, très rapidement. Je me souviens d'une intervention que j'ai faite dans laquelle je ne me suis pas rendu compte de l'espèce de collusion qui se faisait entre le groupe et moi, c'est-à-dire qu'il faisait un transfert positif total sur moi, que je faisais un contre-transfert positif total sur eux. Au bout d'un certain temps, j'étais incapable d'analyser quoi que ce soit et de leur servir à quoi que ce soit. À ce moment-là, on entre en collusion complète. La psychanalyse sert aussi à essayer de se déprendre de ses capacités, de savoir que, par exemple, l'amour de transfert, ce n'est pas de l'amour, mais un élément sur lequel on doit travailler. En réalité, c'est un risque constant d'aimer trop les gens qui sont là avec qui on travaille et de les aimer mal ou, au contraire, de faire en sorte de devenir soi-même une espèce de figure idéalisée alors que l'on n'est pas une figure idéalisée, mais un être humain avec ses limites, ses possibilités. Même si quelqu'un vous aime bien, il sait bien que vous avez des défauts. C'est une espèce de travail continu qu'il faut faire. Par exemple, ce qui m'a toujours frappé, c'est ce que Freud évoquait à la fin de sa vie. Il ne sait plus faire de psychanalyse au sens propre du terme aussi bien qu'auparavant. Il suffit de lire les confidences de Abram Kardiner, de Smiley Blanton, d'Hilda Doolittle, etc. On s'aperçoit qu'à la fin de sa vie, il aime un peu trop ces gens, il aime bavarder avec eux. Lui-même dit être de plus en plus intéressé par les éléments théoriques davantage que par les éléments de changement de la personnalité. Il le sait. C'est pour cette raison qu'il écrit « analyse possible ou impossible » en se demandant si, dans un certain nombre de cas, l'analyse est impossible. Il se surprend à ça. Depuis une dizaine d'années, je me suis surpris à me rendre compte que la manière dont j'intervenais, quand j'étais consultant était bien meilleure auparavant que ce que je suis capable de faire maintenant. Les capacités de compréhension, de travail lent, avec les gens tels qu'ils sont dans leur complexité, cela demande beaucoup d'investissement personnel, beaucoup de perturbations. J'en ai souvent parlé avec des psychanalystes qui disent qu'en fin de journée, ils sont épuisés alors que d'autres sont tout guillerets — ces derniers n'ont pas écouté grand-chose. Ceux qui ont vraiment écouté quelque chose, à la fin de la journée, ils soufflent... Je ne crois pas imiter Freud, mais j'ai effectivement moins de possibilités de compréhension fine de ce qui se passe qu'auparavant. Je me souviens d'un terme de Castoriadis. Lui qui avait toujours été un théoricien révolutionnaire, qui était devenu psychanalyste à la fin de sa vie, il me disait : « Comme c'est difficile d'écouter des gens. On se dit "C'est ça, votre problème", mais il ne faut pas le dire, il faut rester dans un coin. Et ils prennent conscience de quelque chose six ou huit mois après. » Quelquefois, il me disait : « Quel métier de fou... » C'est effectivement quelque chose dans lequel il faut être là, tout entier. C'est vrai. Je fais très peu d'interventions à l'heure actuelle. Je fais peu de consultations parce que je pense que je sais moins bien les faire qu'avant. Avant, j'étais plus jeune, plus dynamique. Maintenant, je commence à être un peu beaucoup vieux — on peut le dire. Ça joue.

Antoine Kattar : *J'aimerais te poser une question sur ton rapport à l'université. Je me suis tourné vers les travaux des séminaires de Royaumont de juillet 1962. Déjà, dans Le Psychosociologue dans la cité, il y avait cette question : le psychosociologue est-il chercheur ou praticien ? Cette question a été assez débattue à cette époque. C'était une source de conflits. Comme nous nous intéressons aujourd'hui à ton parcours, tu nous as montré les différentes écoles, les différentes disciplines, les influences des auteurs. Tu décrivais déjà dans ton livre le fait que les premiers, les psychosociologues, défendaient plutôt le métier alors que les universitaires étaient plutôt à former des esprits. Y compris au niveau de la publication, les psychosociologues avaient vraiment une capacité de publier sans être sous l'emprise universitaire alors que j'ai l'impression que, dans ton parcours, tu as trouvé des compromis possibles pour tenir cette ligne de tension entre chercheur et praticien. Est-ce que tu pourrais dire quelque chose autour de ça ?*

Eugène Enriquez : Il y a une phrase de Lewin qui est très importante : « Il n'y a rien d'aussi pratique qu'une bonne théorie. » En effet, on ne peut pas vraiment dissocier les deux. Tout le monde le sait et Freud le savait en premier, ses clients et ses clientes qui ont parlé, qui ont fait des choses ont influencé sa propre pensée. Quand Dora lui saute au cou et se met à l'embrasser, il se rend compte que ce n'est pas parce qu'il a un pouvoir séducteur magnifique, mais qu'il y a quelque chose qui se joue et qu'il va appeler le transfert. On est toujours dans les deux en même temps. Effectivement, dans ce que tu évoques, qui est quand même très ancien (*Le Psychosociologue dans la Cité*), il y avait un peu les universitaires qui disaient qu'il fallait publier, qu'il n'y avait que la recherche ; et, d'un autre côté, il y avait les praticiens. C'est vrai que ça existe maintenant. Il y a beaucoup de praticiens qui n'ont pas le temps ou pas la volonté de pouvoir écrire leurs expériences et de l'évoquer. Mais, en tout cas, puisque tu poses la question, pour moi, cela a été très important de ne jamais dissocier les deux. On apprend par les interventions. On apprend beaucoup. Mais, en même temps, on n'apprend rien dans les interventions sans un certain degré théorique derrière soi et sans un souci théorique. Piera Aulagnier, que j'ai bien connue, qui était une grande amie, comme je l'ai indiqué, disait : « *Il ne faut pas simplement avoir une libre attention flottante pour un psychanalyste, il faut avoir une libre théorisation flottante.* » Effectivement, il faut avoir des références théoriques dans sa tête et, en même temps, savoir que chaque cas particulier est un cas particulier. On ne peut donc pas dire que celui-là a un complexe d'Œdipe. Ce serait ridicule. C'est vraiment chaque fois une rencontre personnelle, totale, avec l'autre qui se joue. Mais sans un minimum de théorisation derrière et sans un minimum de volonté de théorisation de l'expérience qu'on est en train de faire, on n'arrive à rien. Il suffit parfois de peu. J'ai écrit un texte à ce sujet, mais bien d'autres l'ont fait. On sait que, parfois, il suffit de peu d'expérience pour élaborer des éléments d'une théorie structurale. Après tout, Freud a élaboré les trois quarts de ses thèses à partir de ses cinq psychanalyses fondamentales. Les études de Goldstein sur l'aphasie partent d'un cas. Point final. Pour la chute des corps, Galilée part d'un cas. Point final. Il y a la possibilité effectivement

de définir des éléments théoriques structuraux sans oublier que chacun est vraiment un cas particulier. Par exemple, j'ai écrit beaucoup de choses sur la bureaucratie. Quand on intervient dans une entreprise bureaucratique, il est très intéressant d'avoir quelques éléments théoriques sur la bureaucratie en sachant que, de toute manière, cette entreprise n'est pas du tout semblable à une autre. Il faut donc remettre en question ce type de bureaucratie, de la même manière qu'on ne peut pas dire que la bureaucratie allemande soit la même que la bureaucratie française. Il y a aussi ce fait d'être toujours dans le cas particulier avec toujours une théorie générale derrière mais celle-ci peut être remise en cause étant donné le type de cas particulier avec lequel on travaille. Cela m'a toujours semblé nécessaire. Je suis rentré à l'université par hasard en 1965. Je pensais être consultant formateur toute ma vie. Et, tout simplement, Jean-Claude Filloux que beaucoup d'entre vous ont connu m'a dit un jour : « *Il paraît qu'à Nanterre, on cherche un assistant de sociologie. Pourquoi tu ne te présenterais pas ?* » Je me suis présenté. À l'époque, ça marchait comme ça. C'est ainsi que je me suis embarqué dans l'université, mais sans penser au départ faire une carrière universitaire. Une fois que j'y étais, j'y étais. J'ai continué, mais j'avais déjà écrit. Quand je suis entré à l'université, j'étais l'assistant d'Henri Lefebvre. Il m'a demandé quelle était mon expérience. Je lui ai proposé de lire la dizaine d'articles que j'avais publiés. Je n'étais pas à l'université, mais je publiais quand même. Nous avons décidé de lancer la revue *Connexions* en 1972 parce qu'on s'était rendu compte que ce que l'on faisait était inconnu ailleurs. Je me souviens avoir dit — et ça avait été accepté par les autres membres de l'ARIP — qu'Anzieu avait sa collection et que, quand le CEFFRAP faisait quelque chose, on savait ce qu'il faisait, alors que les gens ne savaient pas ce que nous faisons à l'ARIP. Une anecdote. Pendant très longtemps, l'ARIP avait comme local une pièce chez la mère de Max Pagès au 33 avenue Pierre-Ier-de-Serbie. Le CNPF (aujourd'hui le MEDEF) était au 31 avenue Pierre-Ier-de-Serbie. Beaucoup de gens ont donc cru que nous étions une émanation du CNPF. C'est pour cette raison qu'en 68, il y a eu quelques graffitis sur les murs de Nanterre, du genre « Enriquez, valet du capitalisme », alors qu'avec Lourau, on avait Cohn-Bendit et ses amis comme étudiants... Nous avons donc cherché des éditeurs. On n'en trouvait pas. On nous demandait si c'était totalement psychanalytique. Nous répondions non. On nous demandait si c'était totalement marxiste. Nous répondions non. « Alors vous n'êtes rien ? » Il a fallu qu'un petit éditeur, Epi (absorbé ensuite par Desclée de Brouwer), prenne le risque de nous éditer. Le directeur des éditions Epi nous avait trouvés sympathiques et en dehors des sentiers battus. Personne ne pouvait savoir ce que l'on faisait véritablement. On ne le théorisait nulle part. On ne pouvait pas le publier. On manquait donc d'un organe d'expression. En 1972, enfin, *Connexions* est né. Et nous avons pu alors faire connaître nos théories et nos modes d'intervention.

Après la scission de la majorité des membres de notre groupe avec l'ARIP, nous avons fondé, en 1993, le CIRFIP (Centre international de recherche, de formation et d'interventions psychosociologiques) et nous avons alors, Gilles Amado et moi-même, publié la *Revue internationale de psychosociologie*.

Des difficultés avec notre éditeur nous ont fait migrer (en 2005) aux éditions Érès où nous avons dirigé, Gilles et moi, la *Nouvelle revue de psychosociologie* qui existe toujours. Et qui montre et montrera, j'espère longtemps, la vigueur de la recherche en psychosociologie clinique.

Références bibliographiques

- Aulagnier, P. (1988). Cent fois sur le métier...(on remet son écoute). *Topique*, 41, 7-17.
- Aulagnier, P. (1979). *Les destins du plaisir. Aliénation, amour, passion*. Paris : PUF.
- Castoriadis, C. (1949-1967). *Socialisme ou Barbarie*. Numéros à télécharger à <http://soubscan.org/>
- Castoriadis, C., Lefort, C. et Mothé, D. (2007). *Socialisme ou Barbarie : Anthologie*. Paris : Acratie.
- Enriquez, E. (1983). *De la Horde à l'État. Essai de psychanalyse du lien social*. Paris : Gallimard
- Enriquez, E. (1992). *L'organisation en analyse*. Paris : P.U.F
- Enriquez, E. (1997). *Les jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Enriquez, E. (2007). *Clinique du pouvoir. Les figures du maître*. Ramonville Saint-Agne : érès
- Enriquez, E. (2011) *Désir et résistance : la construction du sujet. Entretiens avec Joël Birman et Claudine Haroche*. Lyon : Parnagon/Vs.
- Enriquez, M. (2003). Le délire en héritage. Dans R. Kaës et H. Faimberg, *Transmission de la vie psychique entre générations* (p. 82-112). Paris : Dunod.
- Freud, S. (1948). *Moïse et le monothéisme*. Paris : Gallimard. (Texte original publié en 1939.)
- Freud, S. (2004). *Totem et Tabou*. Paris : Payot. (Texte original publié en 1913.)
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie et narcissisme de mort*. Paris : Minuit.
- Honneth, A. (2006). *La société du mépris*. Paris : La Découverte.
- Lapassade, G. (1967). *Groupes, organisations et institutions*. Paris : Gauthiers-Villars.
- Lefort, C., Morin, E., Coudray, J-M. (1968). Mai 68. *La brèche : premières réflexions sur les événements*. Paris : Fayard.
- Leiris, M. (1981). *L'Afrique fantôme. De Dakar à Djibouti (1931-1933)*. Paris : Gallimard. (Texte original publié en 1934.)
- Lourau, R. (1970). *L'analyse institutionnelle*. Paris : Minuit.
- Montesquieu de (1731). Spicilège. In *Œuvres complètes*. Masson, 1955. Cité par R. Etiemble dans la préface du livre de J. Benda, *La trahison des clercs* (1927). Grasset, Les cahiers rouges, 2010.
- Palmade, G. (dir.) (1967). *L'Économie et les sciences humaines*. Paris : Dunod.
- Reich, W. (1998). *La psychologie de masse du fascisme*. Paris : Payot. (Texte original publié en 1946.)

Pour citer ce texte :

Gavarini, L. et Kattar, A. (2018). Entretien avec Eugène Enriquez. *Cliopsy*, 20, 129-144.